

PEUT-ON VIVRE SANS ENGAGEMENT ?

Jean-Louis CHEVREAU 30/03/2017

Introduction

Je vais faire ce que je n'ai jamais fait et qui me semble bien périlleux...

Pour cette introduction j'ai souhaité interroger et problématiser ma propre expérience. Certes mon expérience est bien personnelle, subjective et comme telle, elle ne se veut pas générale. Mais si nous savons en dégager quelques traits spécifiques qui peuvent être relevés au sein de cette expérience subjective, nous pourrions en tirer quelques problèmes éclairant pour notre sujet de débat : peut-on vivre sans engagement ?

Selon moi, la philosophie et les problèmes qu'elle soulève, s'origine dans un vécu, dans des expériences que la vie nous propose.

Ce n'est pas la philosophie qui alimente la vie, c'est la vie qui alimente la philosophie.

1- J'en commencerai par mes expériences de jeunesse. Ma famille n'était pas religieuse ni fermement engagée dans un parti politique, j'ai gardé une certaine indépendance d'esprit à l'égard de ces engagements laïcs ou religieux que je voyais autour de moi. Ces collectivités m'apparaissaient comme des forces d'embrigadement sans esprit et sans conscience. Depuis lors, je me suis toujours méfié de ces emportements où je voyais des foules entières abdiquer leur esprit critique. J'ai détesté l'esprit patronage, et pour m'avoir une fois envoyé dans une « colo », j'ai pour le restant de mes jours été vacciné pour ce genre d'embrigadement. Je tiens toujours fermement à mon individualité (à distinguer de l'individualisme).

(Je laisse de côté le sens de ce passage de l'engagement comme adhésion explicite et maîtrisée, à l'embrigadement idéologique, dont on voit les ravages avec le processus de radicalisation « djihadiste »).

Mais en même temps j'ai toujours été fasciné par l'engagement de mon père comme résistant pendant l'occupation allemande. Risquer sa vie pour l'idée de liberté et combattre la complaisance des planqués et la trahison des fachos (« des salauds » comme disait Sartre), cet engagement me fascine (J'ai par exemple de l'admiration pour Stéphane Hessel ou René Char ou le philosophe Jean Cavaillès fusillé en 1944)

Voilà le problème : comment s'engager et rester un homme libre ou vice et versa, comment rester un homme libre sans s'engager ?

2- Les voyages furent très jeune, mon autre grande expérience et ils vont marquer mes choix en matière d'engagement. J'ai très tôt voyagé dans des pays de l'est européen avant la chute du mur. En Hongrie particulièrement, j'avais perçu cet embrigadement au sein des groupes de la jeunesse communiste. J'ai découvert de suite le côté disciplinaire que je détestais et leur engagement me semblait plutôt le fait d'un aveuglement que d'un choix libre et critique.

Où est la limite entre engagement et embrigadement ?

J'étais un jeune « routard » et l'esprit du voyage s'opposait à ce carcan idéologique qui entravait toute volonté de décision individuelle. C'est donc à partir de ce désir de voyager, depuis mon adolescence, que je vais rechercher les éléments nourriciers ou féconds de l'autre aventure de ma vie : la philosophie.

Par tempérament, j'ai toujours voulu voir ce qui se passait derrière la colline. J'ai goûté avec bonheur les quelques voyages en Europe avec mes parents, puis dès l'âge de dix-sept ans, j'ai commencé à voyager seul ou avec un ami, dans des conditions rudimentaires, voyages difficilement réalisables aujourd'hui, puisqu'ils se faisaient en auto-stop.

Attiré par l'Orient, mon premier voyage fut pour la porte de l'Orient, Istanbul.

Le second voyage, en 1966, réalisé lui aussi, en stop, et dans le temps de mes grandes vacances scolaires, me conduisit jusqu'en Afghanistan. Puis il y eut le Brésil, avec les « Pacas Novas » du territoire du Rondonia en Amazonie. Il y eut d'autres voyages ou expatriation, en Inde, aux USA et en Indonésie particulièrement.

Les voyages furent pour moi initiatiques et me préparèrent à mon engagement philosophique.

Je me destinai donc à l'étude de la philosophie, qui elle aussi, autant que les voyages, fût un véritable dépaysement, une nouvelle exploration, une seconde leçon spirituelle, puisque cet enseignement, dès ma première initiation, consista pour ma pensée, à *s'exiler de tout appui antérieur, rassurant et passif*.

Pour parler encore de mes expériences fécondes en voyages et en voyageur, j'ai eu le bonheur de rencontrer Jacques Lacarrière en Indonésie, puis chez nous à La Possonnière où il est venu pendant quelques jours. Il restera toujours pour moi le modèle du voyageur, qui voyagea avec peu d'argent, et qui avoue même que c'est à ce manque d'argent qu'il doit d'avoir connu la Grèce telle que les Grecs du peuple la vivent.

Le voyageur s'engage auprès des autres et de l'ailleurs. Le voyagé est embrigader par le voyageur.

Bref, les voyages m'avaient dessillé et ouvert l'esprit à un autre voyage, celui de la philosophie.

Il y a une philosophie du voyage comme il y a des voyages philosophiques (Montaigne, Descartes, Rousseau, Sartre et de Beauvoir, pour les grands classiques. Lire aussi « Théorie du voyage » de Michel Onfray. Voir mon cours « Philosophie du voyage » sur le blog).

Je me suis donc engagé dans les études philosophiques et son enseignement. Je vais préciser cette expérience de mon engagement philosophique.

3- Faut-il penser la philosophie comme un savoir purement spéculatif, c'est-à-dire de penser un monde au-dessus de la réalité par les seuls concepts produits par l'esprit ? S'il faut reconnaître que ce *désengagement* initial est nécessaire pour comprendre l'homme et le monde

(« la suspension du jugement » comme le pratiquèrent les sceptiques de l'antiquité), le discours philosophique ne peut pas en rester là. Que serait une philosophie coupée de toute existence humaine, qui ne serait pas comme le dit Pierre Hadot « Une manière de vivre » ? La fin visée par la philosophie n'est-elle pas de comprendre et de maîtriser le monde (le doute est un moment de la réflexion, mais pas son point d'arrivée comme le pense Descartes dans son « Discours de la Méthode ») ? Il y a un moment où il faut s'engager dans le monde :

« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres. Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit ».

Il y a un moment où il faut faire des choix et s'engager. Descartes pense que la volonté de faire des choix, de choisir une voie plutôt qu'une autre, est ce qui nous élève au plus haut degré de cet engagement, en sachant répondre de son choix et de ses actes.

L'autre grande expérience de ma vie fut dès ma jeunesse étudiante la découverte fascinée de Sartre, sa philosophie, ses œuvres littéraires, particulièrement son théâtre et ses engagements politiques. J'étais devenu Sartrien et mes engagements politiques et syndicaux, quoique modestes, je les dois à ma lecture de Sartre.

L'engagement est donc une réponse à la situation qui en tant que telle nous engage. On pense à cet élève de Sartre qui ne savait pas choisir entre rester auprès de sa mère ou s'engager dans la résistance. Sartre lui répondit que seul son choix déterminera ce qu'il préfère. En somme, *l'engagement est la vérité de toute situation*. Pour Sartre nous sommes embarqués et nous ne pouvons pas, sinon à être de mauvaise foi, rester le cul entre deux chaises. Ainsi pour Sartre toute philosophie est pratique, à savoir de faire quelque chose de cette situation qui nous est donnée. Par exemple Oreste dans « Les mouches », pièce de théâtre de Sartre (« écrite et jouée pendant l'occupation allemande), s'était donné la posture d'un homme qui ne s'engage pas comme le dit le pédagogue qui accompagne Oreste :

« Que faites-vous de la culture, monsieur ? Elle est à vous, votre culture [...]. Ne vous ai-je pas fait, de bonne heure, lire tous les livres pour vous familiariser avec la diversité des opinions humaines et parcourir cent États, en vous remontrant à chaque circonstance comme c'est chose variable que les mœurs des hommes ? À présent vous voilà jeune, riche et beau, avisé comme un vieillard, affranchi de toutes les servitudes et de toutes les croyances, sans famille, sans patrie, sans religion, sans métier, libre de tous les engagements et sachant qu'il ne faut jamais s'engager, un homme supérieur enfin, capable par surcroît d'enseigner la philosophie ou l'architecture dans une grande ville universitaire, et vous vous plaignez ! »

Et d'ajouter : "Ah! S'il était un acte, vois-tu, un acte qui me donnât droit de cité parmi eux; si je pouvais m'emparer, fût-ce par un crime, de leurs mémoires, de leur terreur et de leurs espérances pour combler le vide de mon coeur, dussé-je tuer ma propre mère..."

Oreste comprend qu'il est libre, mais seulement comme l'est un fil qui flotte au vent et c'est pour être enfin au cœur de son existence et de sa ville natale, qu'il va commettre un crime : tuer le tyran assassin de son père et même sa mère devenue la maîtresse du régicide.

L'engagement c'est l'acquiescement à une situation, c'est un surgissement (« être jeté dans le monde » dira Sartre), c'est une manière de s'insérer dans une réalité, c'est choisir son camp, comme celui que prit Zola dans l'affaire Dreyfus avec son « J'accuse ». « Qu'est-ce qu'un intellectuel ? », c'est justement un écrivain qui s'engage et comme le dit Sartre, « L'écrivain engagé sait que la parole est action » et que « les mots sont des pistolets chargés ».

Cependant la question demeure : peut-on faire de la littérature un exemple d'engagement ? Le problème fut posé par Camus dans son discours de 1957 : « Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent ». Mais jusqu'où s'engager ? Que choisir ? Camus fixera une limite en distinguant ce « Que choisir ? » d'un « Qui choisir ? » Ainsi, solidaire du pays qui l'a vu maître, il n'hésitera pourtant pas à dire, au moment du conflit en Algérie, que sa mère passait avant la justice d'une cause nationale. Il faut comprendre « avant cette justice-là » et comme il le dit : « *En ce moment, on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère* ».

La révolte oui, mais pas celle des étudiants de la bourgeoisie parisienne qui soutenaient Pol Pot.

Je pense au militantisme des années 68. Quelle est la nature du militantisme ? Ne peut-on pas voir derrière le militant un prosélyte embrigadant les autres pour les rallier à sa cause (On pense au militantisme communisme par exemple).

Je pense aux intellectuels post-sartrien, à Foucault, à Deleuze, à Bourdieu : pas d'engagement qui n'en passe par le détour de la parole publique, l'usage du porte-voix. Il y a l'œuvre engagée, mais il y a aussi l'action. Avec eux j'ai appris que les intellectuels n'ont plus à prétendre dire l'universel ou le juste ou le vrai, mais simplement de se battre dans des domaines spécifiques, la prison, l'hôpital, l'asile, l'école, les pratiques sexuels, plus que de parler au nom du prolétariat ou des masses comme l'on disait alors. Avec Bourdieu on passe de l'intellectuel qui s'engage en son nom à « l'intellectuel collectif » et ainsi de « faire de la sociologie un sport de combat » comme il le disait.

Que me reste-t-il de ses années ? Ne suis-je pas devenu un individualiste ? Si je reste engagé pour des causes qui me touchent personnellement, je ne le suis plus pour la « cause du peuple » (le journal que Sartre avec les « maos » distribuait au quartier latin).

Mon engagement reste simplement celui d'un professeur, au lycée pendant 40 ans et en d'autres lieux publics aujourd'hui et cela me contente bien, car je crois plus que jamais à la transmission des connaissances et des savoirs, à l'échange des idéaux, des valeurs de justice et de liberté et à la libre conversation entre amis comme nous le vivons depuis 10 ans au café-philosophie de La Possonnière.

